750

Approuvé par l'Ecole Littéraire.

DES MOTS,

DES VERS

PAR

JULES TREMBLAY

Secrétaire de l'Ecole littéraire de Montréal.
Secrétaire du Conservatoire Lassalle.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint - Jacques, 79

1911




DES MOTS, DES VERS

Approuvé par l'Ecole Littéraire.

DES MOTS,

DES VERS

PAR

JULES TREMBLAY
Secrétaire de l'Ecole littéraire de Montréal,
Secrétaire du Conservatoire Lassalle.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques, 79

1911

PREFACE

PAR

ALPHONSE BEAUREGARD

PREFACE

Ce recueil de poésies, que M. Jules Tremblay présente au public, est un livre canadien puisque l'auteur est né au Canada, qu'il écrit une des deux langues du pays, et que le livre est publié à Montréal. Que le lecteur cependant ne se méprenne pas entre la signification littérale des mots et leur sens généralement adopté, et qu'il ne cherche pas, dans ce volume, de la littérature nationale; car l'auteur considère — opinion que je laisse à sa responsabilité — que nous, Canadiens-français, n'avons pas de littérature nationale parce qu'il nous manque une langue propre: nous importons notre dictionnaire de France comme les Canadiens-anglais importent le leur d'Angleterre. Une littérature qui est vraiment nationale doit se composer de mots sortis du terroir ou retouchés par les circonstances locales et l'esprit des habitants d'un pays. Les mots ont une âme et ce sera la nôtre s'ils viennent de nous, mais ici le sol n'en a pas encore suffisamment mûri pour créer non seulement une langue, une homogénéité, mais même un patois distinct et pittoresque.

Où je comprends mieux l'auteur, c'est que dans le langage poétique, surtout, les mots se cherchent, s'appellent, et la phrase proteste contre des mots entre guillemets — sauvagismes ou anglicismes — qui, forçant le lecteur à s'arrêter comme devant une césure, détruisent l'harmonie voulue et trouvée par l'écrivain.

M. Tremblay écrit donc en français tout simplement, et personne, certes, ne l'en blâmera. De plus il continue, tant sous la pression exercée par la langue que poussé par sa propre mentalité, la tradition que Brunetière qualifia " la tendance à l'universalité du génie latin ". Il écrit non pour lui seul, mais pour tous. A part quelques rares exceptions ses vers sont impersonnels, et encore dans ces pièces d'exception écrites à la première personne des verbes, l'auteur ne se livre pas, nulle aperception du soi intime ne transparaît, pas un accent du cœur ne frappe à notre porte, disant : " Cet homme a souffert, aimé, pleuré, joui." L'abstraction du moi domine et cette répugnance à la confession publique montrerait assez que M. Tremblay fréquente Leconte de Lisle, même si la tournure du vers ne venait le prouver surabondamment. Hérédia, aussi, reconnaîtrait bien sa manière dans maint sonnet richement rimé de mots rares, où l'impression marche ses treize vers sonores pour se résoudre dans une formule lapidaire.

Somme toute, au point de vue de la forme, M. Tremblay se range sans aucun doute possible parmi les classiques dans l'école des Parnassiens. Même souci de la toilette littéraire que ces derniers, même richesse verbale, même pompe et rigidité dans la coupe du vers. Des romantiques il a acquis le mépris des verbes auxiliaires, et s'il ne clame pas son refus " de poser d'échelle à sa pensée ardue ", c'est qu'il possède une syntaxe limpide; mais il rit sous cape en retirant l'échelle qui nous permettrait parfois de grimper jusqu'à ses mots.

Le genre philosophique très à la mode depuis quelque temps dans la jeune génération des poètes français, M. Tremblay l'effleure à peine. Sa poésie, quand elle n'est pas iambique comme dans ses invectives de fin de volume, ou légère comme une pensée d'enfant dans quelques pièces de son chapitre " Naïvetés "; sa poésie devient une impression, une description, une idée, des formes, des couleurs, des sons — essence de l'art prosodique. Des formes principalement. La pensée soutenue et menée à bonne fin par un enchaînement d'idées graduées convient à la prose, semble-t-il dire: " Mes yeux furent toujours grands ouverts, j'ai voyagé et je vous apporte le croquis des choses dont la plastique m'a inspiré. Que d'autres élaborent des thèses sentimentales ou métaphysiques!"

Dans l'Ecole littéraire M. Tremblay s'est façonné un siège à lui. D'autres jouent plus de la nuance et de l'émotion, mais les amateurs de vers nettement ciselés, d'impressions exotiques ou rares, et toujours précises, ainsi que d'éloquence hautaine, liront et reliront son livre. Son originalité vient d'avoir abandonné à qui veut le prendre le domaine de l'amour — presque inéluctable thème d'un premier recueil de vers — d'avoir évité la dilution des idées — épidémie contre laquelle aucune mesure sanitaire n'existe au Canada. Elle tient encore au souci de l'expression juste au lieu de l'image flottante, à l'emploi des mots concrets, toujours, plutôt que ceux qu'on transposerait facilement sans changer le sens de la strophe. La richesse de son vocabulaire dépasse, à mon sens, celle de tout volume de vers publié dans le Canada français jusqu'à ce jour; et devant ces titres multiples je n'hésite pas à paraphraser mon dire de tout à l'heure, que M. Tremblay diverge de tous nos poètes locaux et que son attitude devant les choses et lui-même lui crée un fief exclusif dans notre littérature locale.

C'est un poète artiste, il nous manquait.

ALPHONSE BEAUREGARD,
de l'Ecole littéraire.

Montréal, 15 décembre 1910.

DEDICACE

A mon père, conseiller impartial, à mes camarades de l'Ecole littéraire, qui m'ont si cordialement donné l'appui de leur travail, ce livre est dédié.

J. T.

EVOCATIONS

1660 — *Vers le Midi* — *Haut les Cœurs* — *La Catalogne* — *Régina*

DOLLARD DES ORMEAUX
(1660)

1660

A M. J.-B. Lagacé, professeur à l'Université Laval,
et président du comité Dollard

Ils défrichaient, ces vaillants du terroir.
Bravant le vol des flèches homicides
Qui dans leurs rangs multipliaient les vides,
Ils avançaient droit au but, au devoir.

*
* *

Sans rien laisser dans leur âme déchoir,
Avec la foi, la prière pour guides,
Ils combattaient, brandissant comme égides
Leur devise, deux mots : Vouloir, pouvoir !

*
* *

Puis, quand passait la mort, leur rude épée
De sang rougie et de gloire trempée
Tombait, et sur les corps traçait sa croix.

*
* *

Victorieux vaincus, leur grande voix
Survit encore aux luttes de naguère,
Clamant la loi d'honneur, comme un tonnerre.

Mai 1910

VERS LE MIDI

VERS LE MIDI

à Paul Beaudry.

Frileuses et frileux, vous fuyez nos hivers,
Vous craignez les frimas et suspectez la neige,
Vous faites tous les ans le précieux manège
D'emprunter du soleil aux tropiques divers;

*
* *

Et vous dédaignez voir, aux sapins toujours verts,
Un peu de blanc duvet sur la ramille beige.
Votre oreille se crispe, en écoutant l'arpège
Des grelots, quand les toits sont d'hermine couverts.

*
* *

Vous êtes délicats, et la moindre froidure
Recèle une rigueur évidemment trop dure,
Pour le débile sang qui gèle en votre corps.

*
* *

Partez. Et si jamais un ciel de feu vous navre,
Souvenez-vous, en abordant l'ultime havre,
Que le froid de chez nous ressuscite les morts.

1910

HAUT LES CŒURS

HAUT LES CŒURS

à Lucien Rainier

Il est deux triomphes jumeaux,
Deux noms, deux gestes de victoire
Illuminant toute l'Histoire :
Léonidas et Des Ormeaux !

*
* *

Deux grandioses dévoûments
Que n'imaginent plus les plèbes,
Ni les vils et lâches éphèbes
Au cœur sans nobles battements.

*
* *

La Force est chose du passé,
Et le feu des vrais héroïsmes
Pâlit devant les égoïsmes
D'un peuple au courage émoussé.

*
* *

L'âme est sans vaillance, sans foi.
Les abnégations sublimes
Redoutent la hauteur des cimes
Dans l'orgueilleux amour du Moi.

*
* *

Les comptoirs aux riches métaux,
Bergers des louches alliances,
Hypnotisent les consciences,
Broient l'homme dans leurs lourds étaux.

*
* *

Sparte ne dit plus à Xerxès,
Montrant ses soldats:
— Viens les prendre!"
Mais en ilote pour se rendre
Ouvre un passage à l'Hydanès.

*
* *

Les courtisans, ivres de peur,
Ont déserté la palissade
Dans l'espoir d'un bout de torsade,
De soie, ou de ruban trompeur.

*
* *

L'Intérêt, maître souverain,
Dédaignant l'Honneur qu'il méprise,
Tente d'étouffer dans la brise
L'âme natale, voix d'airain.

*
* *

O culte des héros défunts
Qui brilles dans l'éclair des glaives,
Toi qui n'admis jamais les trèves
Et qui fis surgir les tribuns,

*
* *

Toi, qui vers l'Immortalité
Dressas l'espoir des sacrifices,
Trempas nos lèvres aux calices
Où s'épanche la Liberté,

*
* *

Que tes victorieux propos
Disent aux champs, clament aux villes,
La haine des actes serviles :
Sonne les luttes sans repos !

*
* *

Dollard, au flamboyant chevron,
Que la gloire de ta cohorte,
Dans nos esprits vivante et forte
Tonne, comme un coup de clairon !

1910

LA CATALOGNE

3

LA CATALOGNE

à Joseph-A. Lapointe.

Vous foulez, délicats, les beaux tapis persans,
La carpette moelleuse à la frange légère,
Les dessins tapageurs, les coloris perçants,
Et tout ce que fournit l'industrie étrangère.

*
* *

Vous aimez l'aubusson aux plis amortissants,
La natte de velours qu'on met sous la bergère,
Les smyrnes, les jaspés, les lices en croissants,
En rose, en arabesque, en iris, en fougère.

*
* *

Mais dans tout ce fouillis d'écarlate ou de chrome,
Dont la maison du riche un jour s'accommoda
Et qu'on voulut singer sous l'humble toit de chaume,

*
* *

Je cherche, pauvre gueux sans bourse et sans dada,
Un modeste tissé que la lessive embaume:
La catalogne aux fils tordus du Canada.

1909

REGINA

REGINA

à Léon Lorrain.

Quand la rébellion, sans guide, succombait
Et donnait au despote une dernière trêve,
Trahi dans la bataille et trompé par le rêve,
Tu triomphais, Riel, du haut de ton gibet.

*
* *

En un geste vainqueur ton martyre s'achève;
Et dans l'assassinat dont rougirait Macbeth,
Gravant pour notre histoire un sanglant alphabet,
Le Dieu des libertés sur ta tombe se lève.

*
* *

Des lâches, pour ternir ton âme au pur métal.
Insultant à ton front l'orgueil du sol natal,
Te livraient aux baisers de la tragique hôtesse.

*
* *

L'échafaud, seul, pouvait venger leur petitesse
Et souiller ton reflet des sublimes hauteurs.
Tu regardais trop loin pour tes persécuteurs.

1910

DANS LE SILLAGE

L'Artiste — Le Chant du Corailleur — Naufrage —
Ruines — La Luciole — Le Forum —
Le Colysée.

L'ARTISTE

L'ARTISTE

à Henri Hébert.

Graveur, prends ton échoppe et découpe en relief
Agate, sardonyx, camée ou féverole,
Couronne le guerrier de myrte ou d'azerole,
Orne, du morion ou du heaume, son chef.

*
* *

Evoque la conquête où tombe un rude chef
Au glaive armorié portant la bouterole,
Place, dans un concile à l'austère parole,
Le Collège sacré qui condamne Wiclef,

*
* *

Esquisse la trirème ou l'altière Réale,
Relève la ruine où gît le péperin,
Et montre du vainqueur la légion féale,

*
* *

Dessine l'amulette au cou du pèlerin...
Qu'importe le sujet de ton œuvre idéale
Si l'extase du beau dirige ton burin.

Naples, 1908

LE CHANT DU CORAILLEUR

LE CHANT DU CORAILLEUR

à Germain Beaulieu.

Sous l'onde où je descends dans mon lourd attirail,
L'Océan m'a remis un collier de corail :
Plus riche que l'onyx, plus blanc que le carrare,
C'était du polypier le joyau le plus rare.
— Tu rencontrerais bien, en égarant tes pas,
"Quelque fille aux yeux noirs, si tu n'en voulais pas."
J'ai donné le corail à Juana la blonde,
Et depuis, malgré moi, je ne vois qu'elle au monde.

*
* *

J'ai repris mes filets, mais non ma liberté.
Comme l'alcyonnaire au récif apporté
Improvise l'atoll ou la nouvelle grève,
Mon désir inquiet de noirs soucis se grève.
L'Océan l'a compris, en me voyant souffrir :
— Ce symbole d'amour, si tu le veux offrir,
" La rouge Fleur de Sang, troublera sa pensée."
Juana m'a souri comme une fiancée....

*
* *

Le sirocco terrible a soulevé la mer
Et jeté sur l'écueil la balise et l'amer.
Les bateliers sanglants gisent sur le rivage.
Dominant de sa voix les clameurs du naufrage,
L'écumeux Océan prélude au chant railleur :
— J'ai des bijoux de deuil, si tu veux, corailleur.
" Ta Juana n'est plus. Le corail noir l'enlace,
" Ainsi qu'une madone en sa mystique châsse....

* * *

Ma barque se balance au gré du flot charmeur.
Doucement elle va, sans voile et sans rameur,
Et se perd dans la nuit comme ma vie errante,
Sans pouvoir aviver l'ambition mourante.
Je déserte l'espoir et n'ai plus d'idéal.
Que m'importe l'éclat du phare boréal :
En berçant ma douleur en mon âme brisée,
J'erre avec mon bateau sur la vague irisée.

Naples, 1908

NAUFRAGE

NAUFRAGE

Les branches du polype aux formes fantastiques
Circonviennent la nef dans les flots irisés
Où le soleil épand ses ondes prismatiques.

*
* *

La carène, les mâts, sur les récifs brisés,
S'éclairent par moments de lueurs erratiques,
Avec les cabestans aux treuils vert-de-grisés.

*
* *

Sous les vagues, l'on voit surgir dans les coursives,
Spectres terrifiants au milieu des espars,
Les voraces requins, les pieuvres répulsives.

*
* *

Les couples et les baux, les vaigrages épars
Ont éventré l'acier des membrures massives,
Et les débris tordus issent de toutes parts.

*
* *

Quand passe le jusant, une force invincible
Rejette sur le roc les cadavres rongés
Qui fixent vers la nue un orbite impassible.

*
* *

Et les atolls naissants, des houles émergés,
Qui montent lentement sur l'épave insensible,
Rougissent leur corail au sang des naufragés.

Naples, 1908

RUINES

RUINES

Au R. P. Edouard Laurin, C. S. C.

J'ai retrouvé la crypte au fond de l'hypogée ;
Et sous la pierre froide où la vie est figée,
Où la poussière humaine a terni son linceul,
Je n'ai pas ressenti la terreur d'être seul.

*
* *

Mes pas ont réveillé cet éternel silence.
Au repos de la tombe ils ont fait violence ;
Et le noir ambulacre où la nuit se répand
A refermé sur moi les ombres qu'il suspend.

*
* *

A mes pieds j'ai vu fuir les nécrodes avides
Réclamant un tribut aux cubicules vides.
Sans honte les vivants, en pieux défilés,
Ont profané la paix des tombeaux isolés.

*
* *

Pénétrant le sommeil des funèbres horaires,
Le temps, qui dispersa les urnes cinéraires,
A rompu le carrare et brisé le granit,
Vestiges émouvants des siècles infinis.

*
* *

Ami, leur solitude est un profond mystère:
Evoquant du destin la prescience austère,
Elle raille en l'effort l'aveugle humanité.
L'âme seule a des droits à l'immortalité.

Rome, 1906

LA LUCIOLE

LA LUCIOLE

Au comte Mario di Carpegna,
président de la F. A. S. C. I., Rome.

Je feuilletais un livre, un livre négateur,
Dont les phrases sapaient l'œuvre du Créateur.
Le jour fuyait déjà vers l'abîme des ombres,
Et mes regards montaient des mots, des lignes
[sombres,
Jusqu'au ciel sans nuage où l'astre flamboyait.

Le limpide horizon, au lointain, rougeoyait.
Les murmures du vent bruissant dans les arbres,
Les eaux de la fontaine égouttant sur les marbres,
Les fleurs et les parfums, les oiseaux et les voix,
Redisaient l'hosanna des ondes et des bois.
Le temple, le palais, la ferme, la chaumière,
Tout rendait gloire à Dieu, tout devenait prière.

*
* *

Le livre niait l'âme et l'immortalité,
L'espérance et l'amour, ces rayons de clarté;
Il niait l'existence et la bonté du Maître
En qui tout se repose, en qui tout doit renaître;
Asservissant l'esprit au joug matériel,
Il écrivait: Nature! où le pâtre voit: Ciel!
Et l'ombre, lentement, tombait sur la vesprée.

*
* *

La luciole ouvrit son aile diaprée
Et s'éleva vers moi dans un rayonnement.
Elle vint sur le livre. Ainsi qu'un truchement
Qui cache au voyageur la misère des villes,
Pour voiler à mes yeux les notions stériles,
Elle fit scintiller ses stigmates de feu
Partout, sur le feuillet, où vibrait le mot : Dieu !

Monte Pincio, Rome, 1908

FORUM

FORUM

Vos marbres fabuleux, carrares ou portors,
Funèbres visions de gloire ensevelie,
Evoquent un passé plein de mélancolie
O temples du forum, stèles des siècles morts !

*
* *

L'aire immense est déserte en ses tragiques bords.
L'œuvre du temps mêlée aux gestes de la lie
Accable ces géants que la paix humilie.
La plèbe triompha des fiers impérators.

*
* *

Depuis lors, nulle flamme au foyer des vestales
N'a conjuré du temps les atteintes brutales,
Et le morne silence écrase les vaisseaux.

*
* *

Mais, tardive justice, en mépris de la foule,
Des licteurs, surgissant d'une frise qui croule,
Devant tant de grandeur inclinent leurs faisceaux.

Rome, 1908

COLYSEE

COLYSÉE

Le colosse flavien survit aux millénaires.
L'aigle victorieuse y posa son cachet.
L'amphithéâtre altier où Rome s'épanchait
Déconcerta l'assaut des hordes mercenaires.

*
* *

Le travertin jauni que le marbre cachait,
Quand Titus ordonna ses fêtes sanguinaires,
Vit passer les tribuns, les vieux légionnaires,
Et les Chrétiens, taillant les dalles sous l'archet.

*
* *

D'innombrables martyrs tombèrent dans l'arène.
Pour le Christ, ils mouraient en regardant les cieux
Et leur sublime foi souffletait les faux dieux.

*
* *

La ruine est debout. Son ombre souveraine
S'allonge sur la terre, et son immensité
Ecrasera César dans la postérité.

Rome, 1908

LES ALTITUDES

Le Glacier — Le Mont — Les Névés — Ronde des Gnomes — Les Névades.

LE GLACIER

à Alphonse Beauregard.

Lorsque dans le cañon dégorge le torrent,
Traînant de lourds lambeaux arrachés aux moraines,
On voit choir, avec l'or embué des arènes,
D'innombrables débris aux roches adhérant.

*
* *

Le glacier millénaire exhume, indifférent,
Les dépouilles qu'il prit aux masses souterraines
Afin d'alimenter ses frigides domaines,
Et sa lente débâcle aux montagnes les rend.

*
* *

Ainsi, quand un mirage entr'ouvre à la mémoire
L'écluse du passé, les flots du souvenir
Répandent sur le cœur une paix illusoire;

*
* *

Les angoisses d'hier, en visions truandes,
Promettent l'auréole aux heures à venir,
Et rendent à l'espoir ses futiles légendes.

1910

LE MONT

LE MONT

Debout sur la roche primaire,
Le mont orgueilleux agglomère
Schistes, granits, pierres, métaux.
Il dresse, en vastes piédestaux,
Ses contreforts inaccessibles.
Géant des siècles impassibles,
Il affronte les éléments
Et raille leurs efforts déments.

Sa majestueuse altitude
Ignore toute servitude.
Elle se dresse dans les cieux,
Et son essor audacieux
Se porte au delà des nuages
Où sont les vierges paysages.
L'homme, impuissant, n'ose y monter.
Là, l'aigle seul peut habiter.

1908

LES NÉVÉS

LES NEVES

La lune se répand en nébuleux rayons
Sur les sommets lointains des neiges éternelles.
La houle du névé se peuple d'embryons
Où germent des géants aux ardentes prunelles.

*
* *

Sur les sommets lointains des neiges éternelles
Des gnomes fabuleux surgissent de la nuit.
Ils font dans les séracs leurs hautes citadelles.
Plus d'un donjon pointu dans la pénombre luit.

*
* *

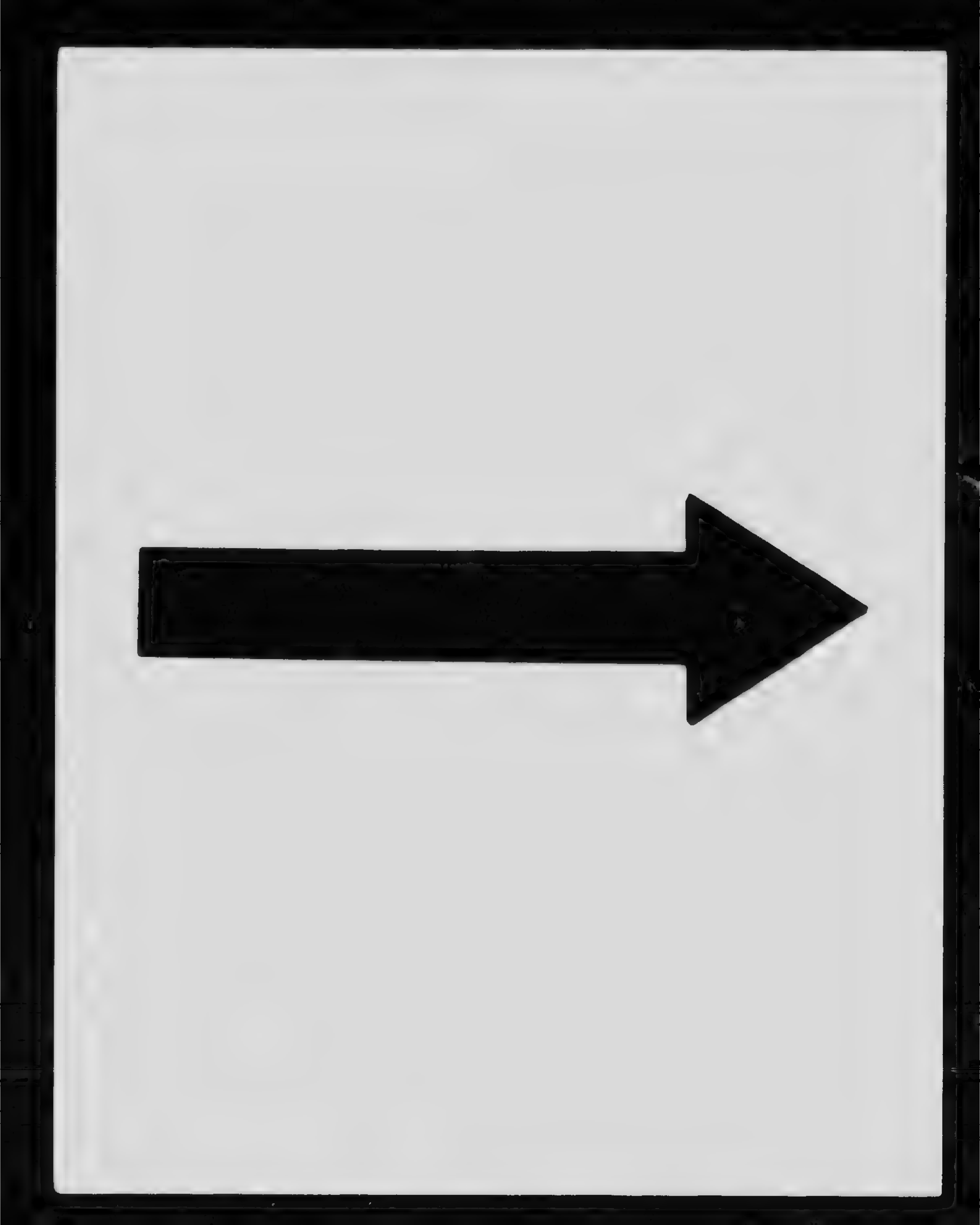
Des gnomes fabuleux surgissent de la nuit
Quand l'homme téméraire escalade les glaces.
L'avalanche déferle et se brise avec bruit
Sur les chemins hachés de profondes crevasses.

*
* *

Quand l'homme téméraire escalade les glaces
Son esprit est hanté d'étranges visions:
Par les sentiers perdus, sur d'informes carcasses,
La lune se répand en nébuleux rayons.

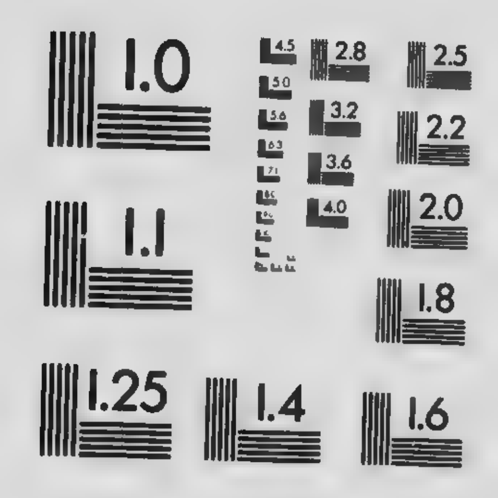
1908

RONDE DES GNOMES



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





RONDE DES GNOMES

Gardiens des Montagnes Rocheuses,
Surveillant les gorges neigeuses,
Passent les gnomes noirs.

*
* *

Ils chantent l'hymne des moraines,
L'hymne des glaces souveraines,
Dans la brise des soirs.

*
* *

Sous les ombres de la vesprée,
La grande plaine diaprée
S'enténèbre et s'endort.

*
* *

Le glacier, avec ses fantômes,
Elabore ses mille atomes
Dans le granit qu'il tord.

*
* *

De la caverne des arcanes
S'élancent par les barbacanes
Les frimas de l'arein,

*
* *

Et précipitent l'avalanche
Qui sur les bourgades s'épanche
Avec un bruit d'airain.

*
* *

Ils dépouillent les caravanes
Et détruisent huttes, cabanes,
Au milieu du vallon.

*
* *

Et dans les séculaires neiges,
Formant leurs occultes cortèges,
Ils lancent l'aquilon.

*
* *

Ameutant toutes les furies
Contre les hordes aguerries
Chassant dans les déserts ;

*
* *

Suscitant vertiges et brumes
Qui recèlent comme des glumes
Les abîmes ouverts ;

*
* *

Broyant sous leurs froides étreintes
Les captifs des glauques enceintes,
Quand reviennent les soirs,

*
* *

Au sein des Montagnes Rocheuses,
Protégeant les passes neigeuses,
    Chantent les gnomes noirs.

1908

LES NEVADES

LES NEVADES

La voix de la plaine
De mystère est pleine
Au déclin du jour.

*
* *

Quand elle soupire
Avec le zéphyre
Un secret d'amour,

*
* *

Que de folles choses
Entendent les roses
Au sein du buisson.

Si le cœur écoute,
Souvent il redoute
L'étrange leçon.

*
* *

La voix de la brise
Au rocher se brise
Comme en un sanglot;

Et sa morne plainte
D'alarmes empreinte
Epanche son flot.

*
* *

Quand revient l'automne,
La brume festonne
Le linceul des bois.

On entend les fauves
Sous les arbres chauves
Courir aux abois.

*
* *

La voix des tempêtes
Frappant les arêtes
Clame ses discords.

Sa rage brutale
Aux moissons fatale
Redouble d'efforts.

*
* *

Son sifflement rauque
Passe en la nuit glauque
Des cieux assombris.

En bruyantes vagues
Les tourbillons vagues
Poussent des débris.

*
* *

La voix des Névades
En fières bravades
Nargue les humains.

Elle attire au piège
Plus d'un long cortège
Qui bat les chemins.

*
* *

Des spectres livides
Aux chasseurs avides
Inspirent l'horreur.

Et, dans les nuits f[illegible]des,
Des cadavres, roides,
Jettent la terreur.

[illegible]

BADINAGES

La Troupe — Chanson Badine — Mensonges — A David Devriès — Aubade — La Chanson de Mia — Excelsior — Retour.

LA TROUPE

Aux artistes des Soirées de Famille,
saison 1901.

Ce sont les acteurs de la troupe
De Prad—Ethel—David—Ledoux.
Leur gloire se fait voir sans loupe :
Ce sont les acteurs de la troupe.
Pégase en a tout plein sa croupe.
Leur mérite fait des jaloux,
Ce sont les acteurs de la troupe
De Prad—Ethel—David—Ledoux.

*
* *

Du succès ils tettent la coupe.
Ils ont des appétits de loups.
La foule sur leurs pas s'attroupe,
Du succès ils tettent la coupe.
Ils ont pâte, fard, poudre et houppe,
Mais leur bourse a de nombreux trous.
Du succès ils tettent la coupe,
Ils ont des appétits de loups.

*
* *

Ils s'enflamment comme l'étoupe,
S'il faut jouer des rôles fous;
Mais si Prad ordonne qu'on coupe,
Ils s'enflamment comme l'étoupe.
Dans tous les endroits où l'on soupe
Ils se donnent des rendez-vous.
Ils s'enflamment comme l'étoupe
S'il faut jouer des rôles fous.

ENVOI

Voici les acteurs de la troupe
Evoquant le Tendre et " le Doux ".
Et chacune près d'eux se groupe,
Voici les acteurs de la troupe.
Ils ne sont jamais à la poupe,
Ce sont de bons artistes, tous:
Voici les acteurs de la troupe
Evoquant le Tendre et " le Doux ".

Ottawa, 1901

CHANSON BADINE

CHANSON BADINE

Le temps ne revient plus, amie,
Et ta folle alchimie
Voudrait en vain le rappeler.
A peine peux-tu l'épeler,
Ce vain mot que la brise,
Comme une vague qui se brise
En soupirant sur les galets,
Apporte à tes volets.

*
* *

Ma mie, un rêve tôt s'envole,
Comme un serment frivole.
Pourquoi bannir l'illusion ?
La vie est une fiction.
Laisse ton âme vivre.
Après le soleil vient le givre.
Voile à tes yeux l'impiété
De la réalité.

*
* *

Mia, la beauté d'une femme
Est une rime à flamme;
Mais elle peut vite pâlir.
Si l'âge doit l'ensevelir,
Donne un baiser, mignonne.
Vois, la blonde Vénus rayonne,
Comme un brasero sur l'autel
De l'Amour immortel.

1903

MENSONGES

MENSONGES

Hypocrites,
Les marguerites
Guettent les amoureux,
Dans les indiscrètes guérites
Qu'elles se font dans les sentiers ombreux.
Et le scénario des tendres maladresses
Les fait rire aux serments et pâmer aux caresses.
De me confondre elles font leur gaieté ;
Et toujours sans que je le veuille.
Quand pour saisir la vérité
Ta main les cueille,
Tout s'effeuille.

1910

A DAVID DEVRIES

A DAVID DEVRIES

Artiste lyrique.

La musique enchanta dans ton âme d'enfant
La première pensée avec le premier rêve.
Ainsi qu'un statuaire en l'œuvre qui s'achève,
En toi l'Art burina son geste triomphant.

*
* *

Le cantique des flots de l'armorique grève,
Comme le son mystérieux de l'olifant
Que pressait la bataille aux lèvres de Roland,
Emporta ton amour vers tout ce qui s'élève.

*
* *

Car tu compris l'appel de la sublime voix.
Tu chantes aujourd'hui ces choses d'autrefois
Sur un sol ennobli par les armes françaises;

*
* *

Et tu fais oublier à nos heures mauvaises
Les siècles d'abandon d'un rigoureux destin,
En réveillant les chœurs du souvenir lointain

1909

AUBADE

AUBADE

Mis en musique par M. Amedée Tremblay, organiste à la basilique d'Ottawa, et chanté par Rodolphe Plamondon.

Holà ! Réveillez-vous, belle qui sommeillez
Dans l'ombre langoureuse et molle de l'alcôve.
Quittez l'embrassement de vos doux oreillers
Où glisse de l'aurore un rayonnement fauve.

*
* *

Les fleurs, sous le soleil, exhalent des parfums
Que distille la nuit au fond de leur calice.
Chassez les visions de vos rêves défunts
Ressuscitant au vol d'un indolent caprice.

*
* *

Levez-vous ! L'oiseau chante une aubade à l'amour.
Zéphyre a dissipé les brumes vaporeuses.
Holà ! Réveillez-vous ! Avec les feux du jour
La vie a reparu dans les sentes ombreuses.

1906

LA CHANSON DE MIA

LA CHANSON DE MIA

Mia, le soir est calme, et la voix de la mer
Nous invite à chasser tout souvenir amer.
La vague, doucement, sur la rocheuse arête,
Ainsi qu'une caresse amoureuse, s'arrête.

*
* *

Mia, l'azur s'étoile, et votre front rêveur
S'élève vers le ciel dans sa chaude ferveur.
Vos yeux brillent, Mia, d'une flamme secrète,
Comme au timide aveu d'une ivresse discrète.

*
* *

Mia, la nuit est noire, et je vous aime bien.
Et l'amour est pour moi l'inestimable bien.
D'un regard de pitié faites luire dans l'ombre
Un peu de joie au cœur où la croyance sombre.

*
* *

A vos lèvres, Mia, l'espoir est suspendu.
Dites un tendre mot, trop longtemps attendu ;
Et mon âme, oubliant le doute qui l'effare,
Entonnera pour toi l'idéale fanfare.

1900

EXCELSIOR

EXCELSIOR

Mia, quand vous pleurez au pied de la Madone,
Evoquant la souffrance avec le souvenir,
Sentez-vous ma prière à la vôtre s'unir,
Dans toute la ferveur d'une âme qui se donne?

*
* *

Votre pensée appelle au seuil de l'avenir
—Fantômes d'un moment qu'un rêve coordonne—
Ces ruines d'hier où le cœur s'abandonne
Avec l'illusion qu'il voudrait retenir.

*
* *

Et vous vous égarez dans ce méandre sombre
Qui fait de votre vie une horrible prison
Où courage, désir, espérance, tout sombre.

*
* *

Laissez dans votre esprit un rayon trouer l'ombre;
Et cherchez, libérant l'essor de la raison,
Dans un nouvel amour un nouvel horizon.

1909

RETOUR

RETOUR

à ma femme.

J'aurais voulu, pour ton retour, avoir de l'or,
Des gemmes à t'offrir; mais je n'ai que mon âme.
Je ne puis déployer ni bannière, ni flamme,
Ni t'ouvrir un palais de pierre ou de portor.

*
* *

Bien simple est ma maison, sans marbre, sans décor,
Sans vase de vermeil ou de riche amalgame;
Mais le bonheur y chante une incessante gamme
Lorsque sous nos lambris tu viens sourire encore.

*
* *

Je ne possède pas le trésor d'un vizir.
Mon cœur déborde plus que ma bourse n'est vide,
Et pour toi je n'ai rien que jeunesse et désir.

*
* *

Qu'importe si la foule est de richesse avide
Et sent sa fièvre à chaque instant se rallumer!
Ma fortune, c'est toi; mon idéal, t'aimer.

1910

LES JOIES

Noël d'Enfant — La Crèche — Berceuse — Oeuf de Pâques — Sous la Table.

à mes mioches

NOEL D'ENFANT

NOËL D'ENFANT

(Mis en musique par le docteur Fred. Pelletier.)

Petit Jésus, quand la Noël
Descendra sur la blanche terre,
J'irai voir ta crèche, à l'autel,
Sous la grande voute de pierre.

*
* *

Maman m'a dit que ta bonté
Cède toujours aux enfants sages.
Daigne en prouver la vérité :
Tes joujoux sont les meilleurs gages.

1908

LA CRECHE

LA CRECHE

(Mis en musique par le docteur Fred. Pelletier

Bebé fut, hier, à l'église,
Avec Maman voir l'Enfant-Dieu.
Agenouillé dans l'ombre du Saint-Lieu,
Il scrutait la chapelle grise;
Et voyant le Divin sur la litière fraîche,
Lui dit en se penchant dessus:
— N'as-tu pas froid, bébé Jésus,
" Sans manteau dans ta crèche ? "

1909

BERCEUSE

10

BERCEUSE

(Mis en musique par M. Amédée Tremblay, organiste à la basilique d'Ottawa.

Laisse bercer ton rêve.
Clos ta paupière, enfant.
C'est l'heure où sur la grève
Le soleil triomphant,
Dont la course s'achève,
Jette un rayon mourant.

C'est l'instant de la trève
Après le jour brûlant,
Et l'heure où l'oréade,
Sous l'odorante arcade,
Ferme le voile noir
De sa grotte magique.
C'est le moment mystique.
Dors, petit, c'est le soir !

1906

NAIVETÉ

NAIVETE

à ma nièce Georgette.

Un œuf de Pâque, obèse, aveuglant de couleurs,
S'épanouit gaîment au centre de la table.
Il pose, il fait valoir sa mine respectable
Sur le coussin mollet enjolivé de fleurs.

*
* *

Le soleil, au dehors, chauffe les avenues :
Tout prend un air de fête au matin du Grand Jour.
On entend éclater l'alléluia d'amour.
Les cloches au beffroi son enfin revenues.

*
* *

Apprenant qu'aujourd'hui dans la Sainte Cité
On rend gloire à ce Dieu qui naquit dans la Crèche,
Bébé cherche sur l'œuf l'imperceptible brèche
Où passa triomphant Jésus ressuscité.

1910

SOUS LA TABLE

SOUS LA TABLE

Les livres sont épars au milieu du tapis,
Et messieurs les bébés, sous la table tapis,
Avec une sagesse à confondre des mages,
Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
Se couvrent de fragments, de lettres et de mots,
Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.

*
* *

Un rayon de soleil irise les atomes
De la poussière folle alourdissant les tomes.
Un volume pédant, inutile aux humains,
Devient intéressant dans leurs petites mains.
Darwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
Devant le doux babil sont forcés de se taire ;
De Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
Sous un faible doigt rose éteignent leurs flambeaux.
C'est un massacre froid de héros, d'héroïnes,
Dont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

*
* *

Les fastes glorieux des siècles sont tombés
Sous l'impassible main de messieurs les bébés.

1909

REVERIES

Rêve — Crépuscule — Enigme — Lumen — Messidor.

REVE

à Amédée Tremblay.

REVE

" Le rêve est une seconde vie."
Gérard de Nerval.

Rêve, méandre vague où s'égare l'esprit,
Où flottent, nébuleux, chimères et mirages :
Verbes, religions, systèmes incompris
Et que l'homme, oubliant le retour des orages,
Abandonne aux écueils de la réalité.
Au sein de l'idéal, la souffrance vaincue
Laisse l'âme s'épandre en ta vive clarté,
O rêve ! du bonheur illusion vécue.
Pendant que le sommeil, prototype de mort,
Immobilise en nous la matière asservie,
Succombant à l'effet d'un magique transport,
L'être libre commence une nouvelle vie.

1906

CREPUSCULE

CREPUSCULE

Un chœur éolien chante l'hymne du soir.
J'entends pleurer sa voix aux cordes de ta lyre.
C'est l'heure du repos et du tranquille espoir.
Le grand poème s'ouvre à l'âme qui veut lire.

*
* *

A ce moment divin où le cœur transporté
Vient contempler le beau dans la gloire céleste,
Sens-tu renaître en toi l'hypnose du Léthé?...
L'espace est imprégné d'une ambroisie agreste.

*
* *

La nature frissonne et tout vibre en son sein,
Comme à l'ombre du cloître où flotte le mystère,
Des nonnes à genoux le frémissant essaim
Tressaille en écoutant l'orgue du monastère.

*
* *

Poétique silence et merveilleux instant
Où l'inspiration à l'idéal unie
Cherche dans l'invisible un rêve consistent,
Et trempe la pensée à la source infinie.

*
* *

O soir, flambeau mourant d'un jour qui disparaît,
De la veille dernière image symbolique,
Placide muézin du sombre minaret
Publiant du charnier le texte catholique!

*
* *

La vie en nous éteint ses décevants éclats
Comme l'ardent soleil à l'heure vespérale;
Le bronze du clocher s'ébranle dans un glas
Lorsque s'allume aux cieux l'entité sidérale.

*
* *

La raison, libre enfin, dans sa sérénité,
S'exalte dans l'extase et dans l'éternité.

1905

ENIGME

ENIGME

Idéal ! Réalité !
Eternelle antinomie :
L'une, ombre; l'autre, clarté.
Profonds creusets d'alchimie
Où la pâle abstraction
Heurte le positivisme,
Où le verbe et l'action
Désoxydent l'atavisme.

*
* *

Nouveaux Charybde et Scylla
Où l'aride espoir s'engouffre,
En cherchant un valhalla
Pour l'âme humaine qui souffre.

*
* *

Idéal, suprême accent!
Prière de l'esclavage.
Sémaphore éblouissant
Guidant la nef au rivage.
Prétexte vain de l'amour
Et sa perversion folle,
Qui crée une Pompadour
Et fait d'un monstre une idole.

*
* *

Médiateur d'homme à Dieu
Nivelant toutes les castes,
Dans l'arcane du Saint-Lieu
Entraînant les foules vastes.
Profond regard ingénu
Qui scrute l'orbe céleste,
Interrogeant l'inconnu
Du stellaire palimpseste.
Coup de burin magistral
Au marbre du mausolée,
Nimbant le ver sépulcral
Dans la funèbre vallée.

*
* *

Réal[illegible] [illegible]ier mot
[illegible] trov[illegible]
[illegible] noir[illegible] fagot
Q[illegible] disper[illegible]
Que fa[illegible]chi[illegible],
O bourreaux de la pensée,
Et quelles bornes franchir
Sur la route crevassée,
Pour savoir votre secret ?
Comme la sphinge d'Egypte
Scellez-vous le lourd décret
Sous la pierre de la crypte ?

*
* *

— Enfant, lève ce flambeau.
" Vois le chemin de la vie :
" Jamais homme n'en dévie.
— Et l'apogée ?
— Un tombeau !

1909

LUMEN

LUMEN

à l'honorable M. B. de la Bruère,
surintendant de l'Instruction Publique.

Le rythme sans repos des innombrables mondes
Traverse l'infini du profond firmament.
Planète, nébuleuse, étoile, aveuglément
Roulent dans l'inconnu des orbes et des ondes.

*
* *

Pèlerins et pasteurs depuis les millénaires
Interrogent en vain l'immensité sans bords,
Maëlstrom insondable où vont les peuples morts
Se perdre dans les flots d'astres embryonnaires.

*
* *

Toute pensée humaine en écartant son voile
S'obstine à rechercher le mot mystérieux
De l'espace et du nombre au sein des vastes cieux,
A l'heure où l'horizon s'assombrit et s'étoile.

*
* *

Mais si, lorsque le soir se répand sur le globe
Le sceptique réclame au gouffre sidéral
Le secret de la vie ou du pair sépulcral,
L'Invisible, toujours, à l'esprit se dérobe.

*
* *

Les anciennes erreurs aux lentes agonies
Ont longtemps défié les progrès du Savoir,
Jusqu'au pinacle altier qu'il laissait entrevoir
En appuyant l'essor et l'espoir des génies.

*
* *

Et l'orgueilleux devin qui guette les augures
Au dédale éthéré des constellations,
Epuise le secours des vagues notions
Et la naïveté des sciences obscures.

*
* *

L'astrologue perçoit la plaine lumineuse
Avec les instruments qui sondent les soleils ;
Mais l'âpre passion aux tragiques réveils
Elle-même détruit sa tâche ténébreuse.

*
* *

Les rêveurs ont scruté dans le lourd météore
L'arcane du grand œuvre où Rhazès a pâli.
Mais les métaux fondaient dans le creuset rempli
Comme une goutte d'eau que la brise évapore.

*
* *

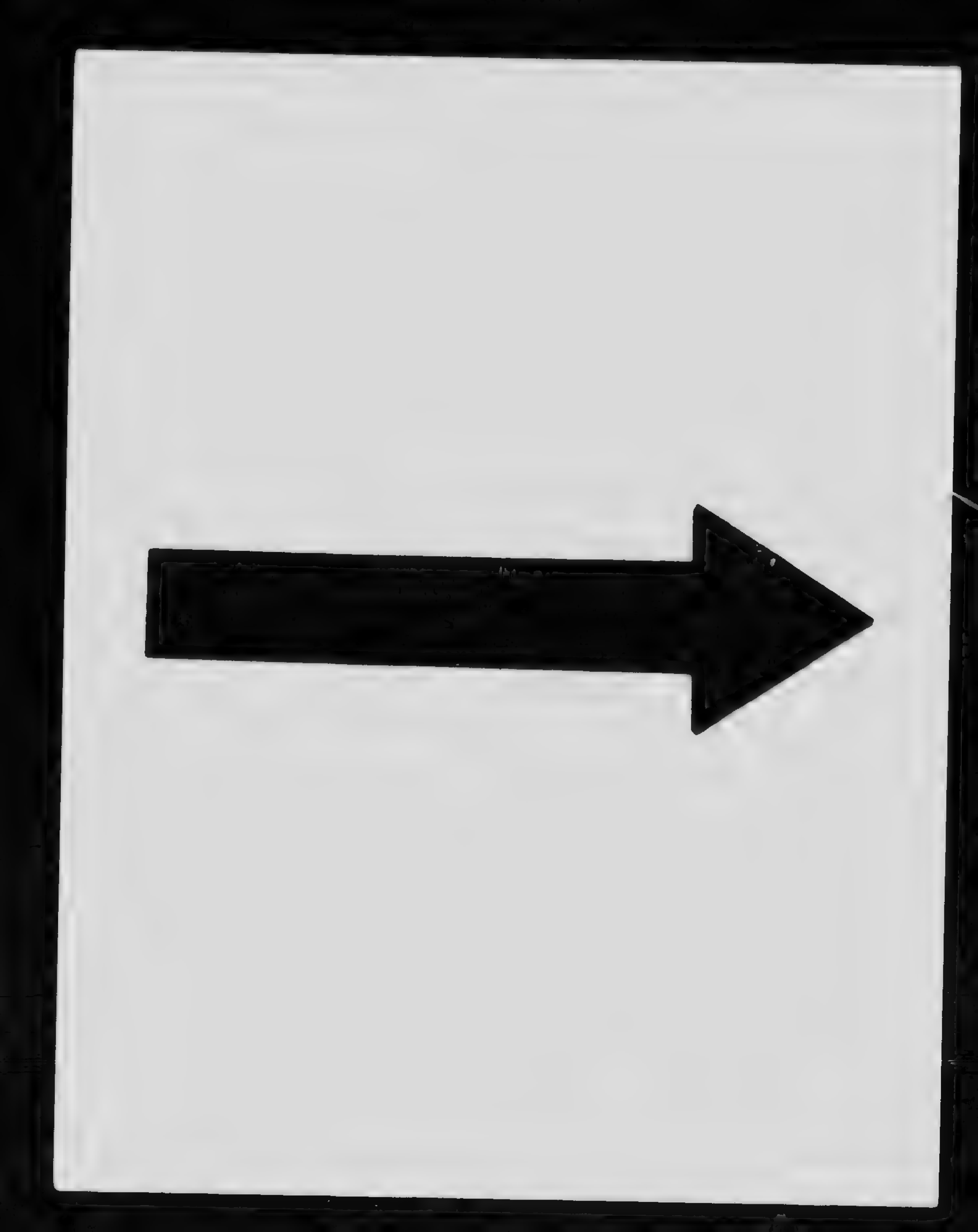
La Lumière s'engendre au fond de l'Empyrée,
Et tout dans l'univers la manifeste au jour:
Le mouvement des flots et le vol de l'autour
Enseignent aux vivants la doctrine inspirée.

*
* *

Sans cesse elle luira, la divine étincelle,
Dans les astres là-haut, dans les cœurs ici-bas;
Mais les sages, vaincus, ne la comprendront pas.
Aux simples, seuls, Dieu dit sa grandeur éternelle.

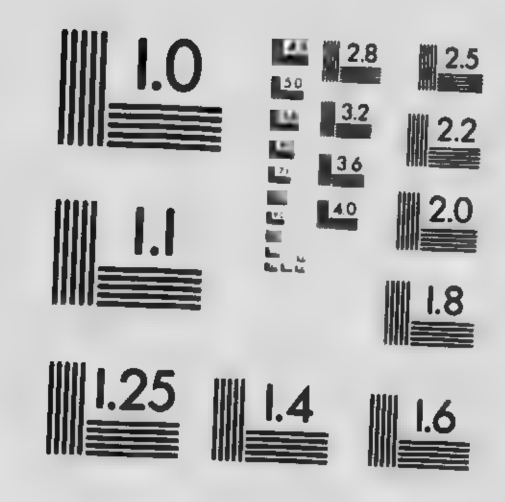
1909

MESSIDOR



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





MESSIDOR

à Omer Hérour.

L'été sourit. A la nature tout fait fête.
Onde, azur, sables d'or, chaumes et frondaisons
Répandent des couleurs, des parfums, des chansons.
Les épis dans les champs dressent leur blonde tête.

*
* *

C'est partout la gaité, partout c'est la conquête
Du bon, du bien, du beau, sublimes oraisons
Reprises par les bois, les prés, les floraisons,
Et que la houle au loin sur les grèves répète....

*
* *

Quand je veux oublier la panique des jours,
Je recherche une grotte au flanc de la falaise
Où les algues ont mis leur treillis de velours.

*
* *

Je contemple le flot qui doucement s'apaise,
L'immensité, le ciel serein, l'astre de feu,
Et mes yeux éblouis voient la trace de Dieu.

1910

LES PARIAS

L'Aveugle — Ballade des Miséreux — Shylock.

AVEUGLE

à Jean Charbonneau.

AVEUGLE

> "...*Que cherchent-ils au ciel, tous ces aveugles ?*"
>
> **Baudelaire.**

L'aveugle ne connaît ni l'éclatant soleil
Trouant l'ombre des nefs au milieu des ruines,
Ni la nuance triste et froide des bruines
Embuant le vitrail ou l'écu de vermeil.

Ni le nimbe irisé de l'aube à son réveil,
Ni la candeur au front des graves héroïnes,
Ni le temple védique où rêvent les brahmines,
Ni la peinture grecque évoquant le Sommeil.

*
* *

Sa prunelle est fermée à la forme, à l'espace,
Aux couleurs. Mais son âme, ainsi qu'un camaïeu,
A des impressions que l'idéal compasse;

*
* *

Car la sereine foi qui l'amène au Saint-Lieu,
Palliant la douleur dont l'obsession passe,
Fait naître dans son cœur une image de Dieu.

1909

LA BALLADE DES MISEREUX

LA BALLADE DES MISEREUX

Voici Noël, et tout sourit.
Le soleil irise la neige
Et d'arabesques la fleurit.
Dans le clocher vibre en arpège
Le refrain d'un joyeux solfège.
Mais le long du chemin poudreux
Paraît un émouvant cortège :
C'est la horde des miséreux.

*
* *

Ils vont. La faim les assombrit.
Du froid un haillon les protège,
Leur sang débile s'amaigrit,
Leur épuisement se rengrège.
Dans la lutte que rien n'abrège,
Il n'est plus de répit pour eux.
Jamais leur enfer ne s'allège :
C'est la horde des miséreux.

*
* *

Ils pleurent. La souffrance aigrit.
Elle ouvre aux passions un piège.
Et si la troupe s'aguerrit
Quand l'âpre famine l'assiège.
Elle se heurte au privilège.
Ils cheminent. le ventre creux,
L'œil hagard dans la face beige :
C'est la horde des miséreux.

ENVOI

Puissant qu'exalte un vil manège,
Ouvre ta bourse aux malheureux,
Avant que le sort ne t'agrège
Dans la horde des miséreux.

1908

SHYLOCK

SHYLOCK

Toi, le pâle usurier, opprobre des voleurs,
Qui comblais tes coffres avides
Avec l'âpre rançon des hontes et des pleurs,
Grevant les bourses déjà vides
En pressurant les deuils nés de la pauvreté,
Tu pillais orphelin et veuve
Au nom de la justice et de l'autorité;
Et tu réclamais dans ta preuve
Une livre de chair pour une livre d'or !
Mais tu trouves, maître, tes maîtres.
Dans la juste géhenne où tu gémis encor
Aves les fripons, tes ancêtres,

Où les froids embryons de tes calques maudits,
Germés dans le sein d'une pieuvre
Grandissent, au milieu des éternels proscrits,
Tu vois s'élaborer ton œuvre !
Longtemps tu l'as pétri de tes infâmes mains,
Ce monstre affolant de l'Usure,
Et tu n'espérais pas d'aussi beaux lendemains
Pour ta hideuse créature.
Souffre en paix, vieux Shylock. Ton nom est
immortel.
Ta postérité souveraine
T'édifie en tous lieux un méprisable autel ;
Et les angoissés qu'elle enchaîne
Brûlent en ton honneur espérance, avenir,
Prostituant la renommée.
Ton règne désastreux n'est pas prêt de finir,
O sombre dépouille exhumée !
Partout, sur les comptoirs crasseux, des doigts
[crochus
Supputent le taux inflexible
Que ta science avait créé pour les déchus ;
Et comme l'on vise une cible,
Des yeux de flamme vont peser dans le foyer
Des travailleurs porte-misères,
Le peu de pain qui reste aux mioches à broyer
Pour se réchauffer les artères !

Ta gloire n'est pas morte, ô sinistre marchand,
Et victime de ton emprise,
Reniant et Judas et les deniers du Champ,
Toute la terre te méprise !

1910

LE PAYS

Le Passé — Nos Ancêtres — Survivance.

LE PASSÉ

I

LE PASSE

Le Canada, jadis, connut la Liberté.
L'ardente et robuste déesse,
Qui prodiguait les biens de sa fécondité,
Avec l'éternelle jeunesse,
Aux peuples fabuleux guidés par l'Idéal,
Puisant la foi du sacrifice
Dans la fraternité du lien social,
Dans la droiture et la justice.

Longtemps il contempla l'astre du souvenir
Traçant dans une apothéose
L'orbe qui projetait jusque dans l'avenir
Son rayonnement grandiose.
Les faits d'armes d'hier, les héros de demain,
Germés au sein de la Victoire,
Faisaient frémir le glaive en sa vaillante main,
Et burinait dans l'or sa gloire.
Il voulut conserver, à cet immense autel
Où priait toute la Patrie
Aux heures de triomphe, un éclat immortel
Et sa pieuse idolâtrie.
L'espoir était trop grand, l'épisode trop beau,
Et comme une vision brève,
Le passé s'écrasa sur l'effroi d'un tombeau
Et vint broyer le dernier rêve.

*
* *

La politique, alors, n'était pas un recul
Entraînant le pays au gouffre
Où la déloyauté féconde le calcul
Et brise toute âme qui souffre,

Tout homme qui fléchit, et toute nation
Qui sent crouler son espérance
Sous l'accablant fardeau de la corruption
Et de la lâche intolérance.
Le principe étayait le courage et l'honneur.
Les Tartufes, les arrivistes,
N'osaient pas, en ces jours, au souffle empoisonneur
De leurs intrigues égoïstes,
Ternir le pur éclat resplendissant au front
De toutes les phalanges fortes,
Et salir, d'une boue élaborée au fond
De leurs répugnantes retortes,
La sereine grandeur et la mâle vertu.
Les maîtres régnaient sans faiblesse.
Ils savaient respecter l'adversaire abattu;
Mais ils méprisaient l'étroitesse,
L'abus, la trahison avec le péculat,
Et les sectaires fanatiques
Qui cherchaient à livrer l'aveugle électorat
Aux forbans des charges publiques.

*
* *

Mais les temps sont changés. La fourberie est loi
Dans les formulaires d'esclaves.
L'on n'a plus qu'un amour et qu'un culte : le Moi.
L'on fomente, dans des conclaves

Où la servilité lève ses légions
Plus houraillantes qu'une meute,
Les guerres d'origine et de religions
Sous le drapeau noir de l'émeute.
L'on traîne dans l'égout, tel un cadavre abject,
Le patriotisme des races;
Et, pour déprécier l'hommage du respect,
Cherchant le défaut des cuirasses,
De l'âpre calomnie on se fait un poignard :
L'atteinte des paroles veules,
Qu'on soudoie en tous lieux pour un sordide liard,
Trace des cotices de gueules
Sur l'écu de l'honneur comme dans un plastron.
Et si cette arme misérable,
S'appliquant d'elle-même au poignet d'un poltron
Pour frapper lâchement au râble,
S'écarte du chemin par la haine tracé,
Pour mieux consommer la besogne,
Dans l'ornière fétide et profonde enfoncé,
Un ministre ment sans vergogne.

*
* *

NOS ANCETRES

II

NOS ANCETRES

Où sont les hommes d'autrefois,
Les braves, ceux dont la vaillance
Cravachait toute défaillance,
Et qui, portés sur le pavois
Par le courage et la constance,
Mouraient pour la Nouvelle-France
Entre les lys d'or et la croix!

*
* *

Hommes de cœur, hommes d'épée,
Laboureurs et soldats, héros,
Foule intrépide et sans repos
Dans l'apothéose drapée,
Nos aïeux, portant le front haut,
Montaient chaque jour à l'assaut
D'un triomphe ou d'une épopée.

*
* *

Ils ouvraient, entre deux combats,
Le large sillon des araires
Dans les retraites millénaires,
Et le fécondaient sous leurs pas.
Ils chassaient l'Agnier téméraire,
Et s'ils tombaient dans son repaire,
Les siècles vengeaient leur trépas.

*
* *

Leurs actes disaient leur noblesse.
Martyr, découvreur, fondateur,
Courbés sous l'œil du Créateur,
Priaient sans honte et sans faiblesse.
Et retrempés dans la grandeur
De leur héroïque labeur,
Lui sacrifiaient leur jeunesse.

*
* *

Où sont les ancêtres, les preux,
Mâle soutien d'une patrie
De superbe et d'honneur pétrie,
Dont l'holocauste glorieux
Détourna de Ville-Marie
La troupe ivre de boucherie
Que les bois déchaînaient contre eux.

*
* *

Des Ormeaux et son escouade,
Surgis des fastes irréels,
Bravant les Peaux-Rouges cruels,
Dans le feu de l'arquebusade
S'effondraient, de gloire immortels,
Et faisaient pâlir les cartels
Aux brêches de la palissade.

*
* *

Et ceux-là, du siècle dernier,
Héros de la Province neuve,
Nés pour la triomphante épreuve,
Comblaient le tragique charnier.
Et chaque hameau du grand fleuve
De leur fier souvenir s'abreuve
En célébrant leur chef, Chénier.

*
* *

Broyés par la force brutale,
Par les balles et le canon,
Ils savaient encor dire: “ Non! ”
Aux valets de la Capitale.
De leurs fers brisant un chaînon,
Ils faisaient claquer leur grand nom
Sur les maîtres, comme un crotale.

*
* *

Tous ces géants, francs et sans dol,
Comprenaient le mot “ patriote ”.
Sous la tuque ou la bourguignotte,
Ils défendaient les droits du sol.
Mais le présent, iscariote,
A tout ce passé qui sanglote,
Jette le soufflet d'un “ Bristol! ”

1910

SURVIVANCE

SURVIVANCE

à la Ligue des patriotes

Quand Voltaire parlait de nos "arpents de neige"
A l'hétaïre Pompadour,
A Louis agréant le cynique manège
D'innombrables valets de cour,
Aux faiseurs, aux mignons, aux veneurs de débauche
Traînant le Lys toujours plus bas,
A tous ces claque-dents que le Pouvoir embauche
Et qu'il soufflète à chaque pas;
Quand Arouet disait ces paroles sinistres
Pleines de sombres lendemains,
Combien de parvenus, déguisés en ministres,
Sans honte pour leurs parchemins,

Sans fierté pour le roi, sans foi pour la Patrie,
Eclaboussaient les vrais héros
Qui, quand même, luttaient pour la Gaule flétrie,
Dans un cercle de fer enclos !

*
* *

Ah ! ces arpents de neige étaient trop loin de France,
Trop loin de vos louches désirs.
Vous étouffiez les cris de la désespérance
Qui déferlaient, trouble-plaisirs.
C'était vraiment trop loin pour quitter vos orgies
Qui pressuraient le sol natal,
Pour vos pâles amours, funèbres liturgies
Sonnant aux cœurs le glas fatal;
Et vos divins marquis, vos troublantes marquises,
Prostitués faisant florès,
Ne voyaient pas aux murs des retraites exquises
L'affreux " Mané, Thécel, Pharès."
L'Europe vous crachait défaites sur défaites,
Alors que dans vos lupanars
Une molle jeunesse organisant des fêtes
Ouvrait les villes aux pillards.

Et dans cette époque, où règnait la valetaille,
Malgré l'attente sans espoir,
Lévis sanctifiait sur le champ de bataille
Le dernier pouce du terroir.
Ce n'était plus, hélas! une guerre en dentelle
Où les imberbes maréchaux
Courtisaient hors des camps des succès de ruelle
Dans l'ombre des boudoirs bien chauds;
Mais le soulèvement suprême d'une race
Contre l'esclavage et l'oubli
Dont le pacte d'Utrecht évoquait la menace.
C'était, par l'effort ennobli,
Un peuple qui croulait sans espoir de revanche,
Voyant le drapeau d'Albion
Aux brèches des remparts, et comme une avalanche
Passer la noire Cession.
L'âme du Canada sonnait ses funérailles
En brûlant le Fleurdelisé....
Mais Lebel amusait le Bourbon de Versailles
Dans le Parc-aux-Cerfs enlisé !

*
* *

O mon pauvre pays! tu pleurais en silence,
Quand les baisers d'une Margot
Scellaient à Trianon ta nouvelle allégeance;
Et lorsque aux galas d'un Bigot

On épuisait ton or en riant de tes larmes,
Pour gaver le clan des troqueurs,
Tu rougissais de voir cette boue à tes armes,
Et tu la cachais aux vainqueurs;
Car ton mâle courage étoilant l'héroïsme
Au champ d'azur de ton blason,
Combattait à la fois l'assaut du despotisme
Et l'œuvre de la trahison.
Mais tu devais tomber au milieu de ta gloire,
Par le servilisme abattu.
Ta ruine fut plus belle qu'une victoire.
De pourpre sanglante vêtu,
Flame aux yeux, glaive au poing, et le cartel aux lèvres,
Tu t'effondras comme un géant,
Broyant sous tes débris les sycophantes mièvres
Qui se terraient dans leur néant.
Si la défection prolongea ton martyre,
Après le geste Sainte-Foy,
Après que le triomphe eût porté le délire,
Avec une nouvelle foi,
Au sein des combattants qui rachetaient les Plaines;
Si ton gibet de paria
Sècha ta jeune sève en tes artères pleines,
Ta semence fructifia.

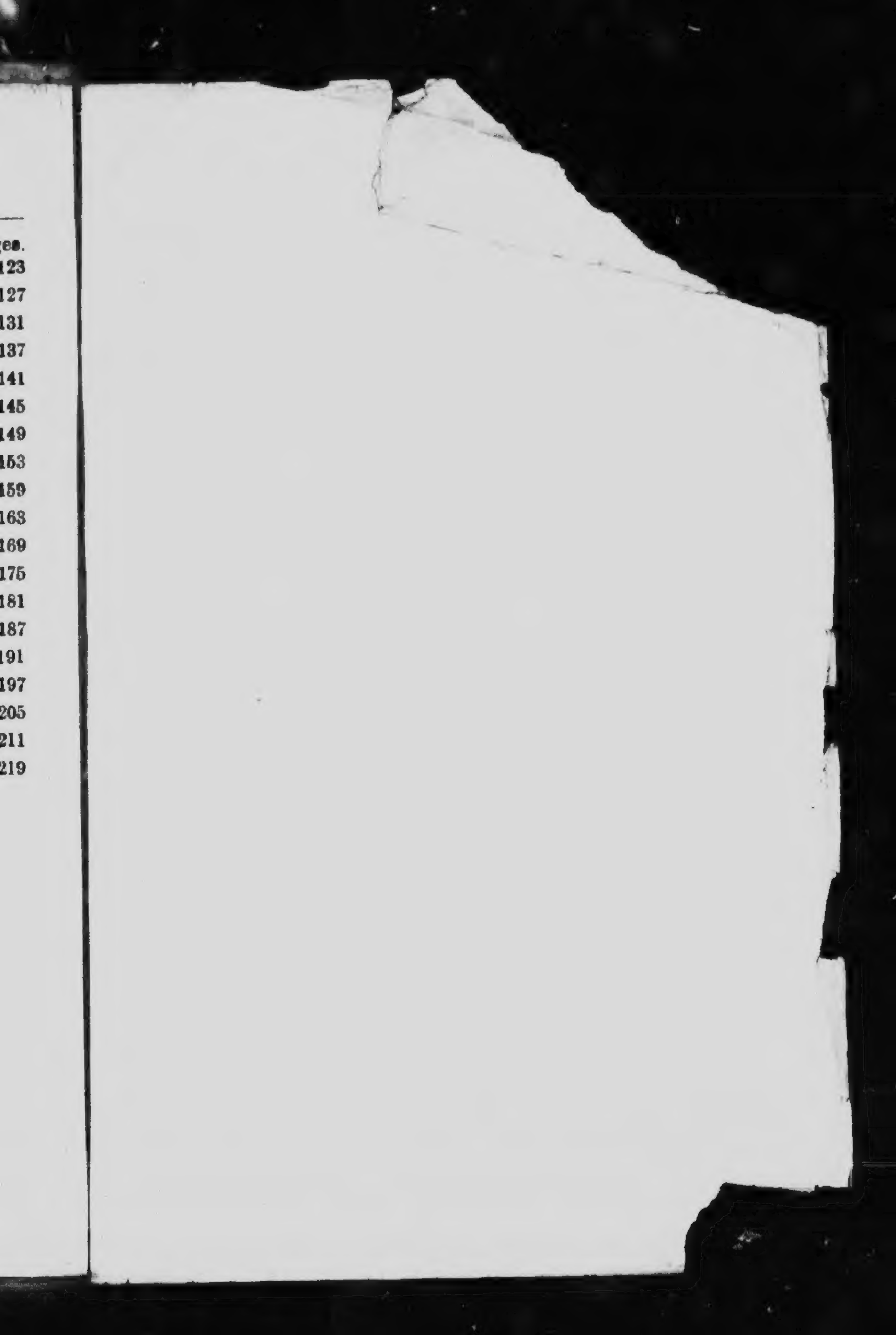
Ton souvenir pieux survit à la conquête,
Et dans un critère plus fort,
Inspirant l'idéal que nul écueil n'arrête.
Délivre tes fils de la mort.
La Vaillance à ton front pose son auréole
Dont s'éclairent nos libertés,
Et rouvre les chemins à l'âme régnicole
Vers les grandes réalités.
Laisse un siècle mévendre et mépriser tes glaces.
Il fallait l'injure à tes preux.
Il fallait assouvir de faveurs et de places
Les parasites cancéreux
Qui, comme une morsure, incorporaient leur honte
Aux flancs débiles d'un Capet.
Laisse rire une caste où la licence monte,
Lentement, jusqu'au couperet.
Il fallait assourdir cette veule noblesse
Par des festins où tes clameurs
N'iraient plus étrangler les hymnes d'allégresse
Dans la gorge des écumeurs.
En dépit des vendus, des vendeurs, et des lâches,
Titrés pour te tyranniser,
Gagistes odieux d'inavouables tâches
Qui te laissaient défranciser,

Tu descellas tes fers et rejetas la cangue,
Et dédaignant l'obscur affront,
Bravant ceux qui voulaient expatrier ta langue,
Tu relevas plus haut le front.
Ainsi qu'en une cendre où le feu couve encore
Et qu'un souffle peut rajeunir,
Tu voyais s'allumer une nouvelle aurore
Dans les brumes du souvenir,
Lorsque ta prescience, alimentant la flamme
Au foyer mourant du destin,
Sur les événements développait sa trame
Jusqu'aux bornes de l'incertain.
Sous le nombre écrasé tu parus au prétoire,
Grandi par l'abandon brutal;
Mais, malgré tout, français, tu dresses dans l'Histoire
Ton gigantesque piédestal.

1919

TABLE DES MATIERES

FIN



Imprimerie et reliure
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79
Montréal.